Écrire l'histoire

Histoire, Littérature, Esthétique

15 | 2015

La fin de l'histoire

La révolution contre la « fin de l'histoire »

Pour une sociologie possibiliste à partir de Max Weber

Federico Tarragoni

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/elh/587>

DOI : 10.4000/elh.587

ISSN : 2492-7457

Éditeur

CNRS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 8 octobre 2015

Pagination : 45-52

ISBN : 978-2-271-08822-2

ISSN : 1967-7499

Référence électronique

Federico Tarragoni, « La révolution contre la « fin de l'histoire » », *Écrire l'histoire* [En ligne], 15 | 2015, mis en ligne le 08 octobre 2018, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/elh/587> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/elh.587>

Tous droits réservés

La révolution contre la «fin de l'histoire»

**Pour une sociologie possibiliste
à partir de Max Weber**

L'un des lieux les plus intéressants pour scruter la rhétorique de la «fin de l'histoire» en sociologie est, sur un mode paradoxal, l'ensemble des analyses consacrées aux phénomènes révolutionnaires. Des derniers «printemps arabes» aux révolutions dans l'Amérique latine contemporaine, une même constante est

observable : les sociologues s'empressent d'expliquer les changements en cours par les idées de la «révolution achevée» ou du «Thermidor aux portes», idées qui résonnent avec l'horizon temporel de la «fin de l'histoire»¹. Les révolutions latino-américaines récentes, la «révolution bolivarienne» au Venezuela, la «révolution indigène» d'Evo Morales en Bolivie et la «révolution citoyenne» en Équateur, constituent autant d'exemples probants : ces révolutions en cours sont soit soumises aux «lois d'inertie» des rentes ou des structures économiques, soit vidées de toute signification politique pour être appréhendées comme de purs «enjeux d'étiquetage» des nouveaux régimes au pouvoir². Il en va de même pour les printemps arabes, d'emblée soumis à la loi d'inertie d'une bureaucratie tellement omniprésente qu'elle épouserait les critères du *fait naturel* pour les sociétés maghrébines et du Moyen Orient reconfigurées par les révolutions. Ainsi, les usages du concept de révolution pour décrire les transformations politiques du monde contemporain éclaireraient la présence,

dans le raisonnement sociologique, de la rhétorique de la « fin de l'histoire », d'une causalité qui n'admet pas de virtualité³.

Et pourtant l'histoire de la pensée sociologique fourmille d'exemples de confrontation fructueuse et critique, sous le sceau du désenchantement et de l'appréciation d'une virtualité, à l'objet « révolution ». Le sociologue allemand Max Weber (1864-1920) en constitue un prototype. Tout en développant la catégorie du « possible » à l'intérieur du raisonnement sociologique, Weber l'applique à l'analyse des révolutions « en cours », à savoir les révolutions russes de 1905 et 1917 et la révolution weimarienne, puis spartakiste, de 1918-1919⁴.

Comme il l'écrit dans les *Essais sur la théorie de la science*, la tâche du sociologue est de décrypter la production sociale du passé tout en identifiant les différentes lignes de fuite qui l'habitent et auraient pu donner « autre chose⁵ ».

La révolution est le phénomène qui condense et cristallise ce « possible historique », sous trois formes : la possibilité, au sein d'une configuration sociale et historique donnée, d'une alliance de classes, d'intérêts, de revendications différents ; la possibilité d'une critique de la domination au sein même des structures contraignant l'action des individus ; la possibilité historique, enfin, recélée dans l'utopie révolutionnaire elle-même.

La révolution comme actualisation politique du possible

Weber se penche sur les révolutions de son temps dans un contexte intellectuel de déchirement du marxisme à la suite de la II^e Internationale (1889) et de la célèbre querelle sur le révisionnisme et le réformisme déclenchée par Kautsky et Bernstein. L'explication marxiste des révolutions est ainsi son horizon de dialogue, tout comme le marxisme analytique est un interlocuteur fondamental pour la sociologie dont il pose les fondements. En décryptant la relation entre possibilité historique et horizon révolutionnaire, Weber en vient dès lors à questionner un ensemble de certitudes de l'analyse marxiste : comment se produit une identité conflictuelle de classe dans une configuration socio-économique et historique donnée ? Comment un ensemble de luttes et d'intérêts divergents peuvent-ils s'agréger à un moment donné et se cristalliser dans la révolution ?

La révolution, à son sens, ne découle pas uniquement d'une configuration donnée de rapports de production, mais actualise un conflit latent. Celui-ci, loin de revêtir l'habit d'une « contradiction objective de la structure », ne s'apparente jamais à une *nécessité* historique. Si la révolution a lieu, dit Weber, c'est que les conditions structurelles y sont, mais aussi qu'un travail politique sur la réalité sociale a été effectué, permettant d'expliquer, entre autres choses, comment des luttes et des intérêts particuliers peuvent converger vers des identités politiques et conflictuelles⁶. C'est ainsi la coalition temporaire entre deux formations sociales de la Russie du début du xx^e siècle, l'« intelligentsia bourgeoise » (*bürgerliche Intelligenz*), à la tête du Congrès libéral des *Zemstvos*⁷, et l'« intelligentsia orientée vers le prolétariat » (*proletaroidé Intelligenz*), formée par les classes moyennes populophiles au

service de cette même élite libérale, qui explique la révolution de 1905. Cependant, cette alliance de classes et de forces socioculturelles⁸ s'avère fragile, notamment à cause de son incapacité à intégrer la paysannerie ; la rupture révolutionnaire est, pour cette même raison, particulièrement éphémère⁹.

Toutefois, la virtualité historique nichée dans la révolution ne se réduit guère à la possibilité d'une coalition de classe. Le possible dont parle Weber a trait à quelque chose de plus profond, à savoir la critique démocratique de la domination. Le sociologue interroge les bouleversements de son temps à l'aune de la question suivante : dans quelle mesure et sous quelles formes la révolution peut-elle actualiser une critique démocratique de la domination et échapper à la reproduction des mêmes logiques dominatrices prérévolutionnaires ? Dans le cas russe de 1905, cette critique est puisée dans l'univers de « l'idéalisme politique » libéral, permettant de coaliser différents acteurs sociaux révolutionnaires dans une commune opposition à la tyrannie tsariste. Dans le cas de la révolution weimarienne de 1918-1919, cette critique emprunte à la « bureaucratisation croissante du monde social », bureaucratisation à la fois administrative, policière et entrepreneuriale.

Dans le contexte russe, la révolution de 1905 constitue, selon Weber, l'une des « "dernières" occasions », avec les États-Unis, « d'édifier "de fond en comble" des cultures "libres" »¹⁰. Le possible révolutionnaire est donc bien la « démocratie », la « possibilité d'édifier des cultures libres »¹¹. Toutefois, les guillemets sont très significatifs. « Dernières » occasions : Weber est conscient que l'histoire n'en finit pas de recommencer et qu'elle regorge d'occa-

sions de manifestation du politique. « De fond en comble » : Weber est conscient que toute révolution s'inscrit dans une configuration sociale et historique donnée, et que le potentiel de changement dont elle est porteuse ne cesse d'interagir avec les forces de l'inertie historique. Cultures politiques « libres » : Weber, dont l'adhésion au libéralisme fut intermittente et toujours critique¹², est conscient du paradoxe, signalé naguère par Marx, entre « droits formels » et « droits réels ».

Par ailleurs, que la révolution soit pensée comme l'actualisation d'une critique démocratique de la domination n'est pas sans conséquences du côté de la pensée de la démocratie elle-même. En distinguant soigneusement logiques du capitalisme, de la démocratie, et « constellations d'intérêt » propres aux différents groupes sociaux, Weber pense le phénomène révolutionnaire comme une lutte politique pour l'avènement de la liberté, contre les « autorités sociales » et l'inertie historique que celles-ci contribuent à pérenniser. Il synthétise dans un long paragraphe, que nous reproduisons sans coupures afin de restituer les ressorts et les tensions de l'argumentation, les enjeux tragiques de cette critique de la domination. Ce texte constitue le cœur de notre démonstration :

Face à cela, que tous ceux qui vivent dans la crainte permanente qu'il y ait à l'avenir dans le monde *trop* de « démocratie » et d'« individualisme » et trop peu d'« autorité », d'« aristocratie » et de « respect de la charge et de la fonction » ou autres choses du même genre se rassurent enfin : on n'a que trop pourvu à ce que les arbres de l'individualisme démocratique ne s'élèvent pas jusqu'aux nues. « L'histoire », on le sait d'expérience, engendre inexorablement des

«aristocraties» et des «autorités» auxquelles peut se cramponner toute personne qui le juge nécessaire pour soi ou – pour le «peuple». Si tout dépendait *seulement* des conditions «matérielles» et des constellations d'intérêt qu'elles «créent» directement ou indirectement, toute considération devrait dire sobrement: tous les baromètres *économiques* indiquent une tendance orientée vers une «non liberté» croissante. Il est parfaitement ridicule d'attribuer à l'actuel capitalisme à son apogée tel qu'il existe en Amérique et tel qu'il est actuellement importé en Russie – phénomène «inélucltable» de notre évolution économique – une affinité élective avec la «démocratie» ou même avec la «liberté» (en *quelque* sens du terme *que ce soit*), alors que la seule question qui se pose est de savoir comment, sous sa domination, toutes ces choses seront, à la longue, «possibles». Elles ne le sont effectivement que là où existe durablement pour les appuyer la volonté résolue d'une nation de ne pas se laisser gouverner comme un troupeau de moutons. Nous autres «individualistes» et partisans d'institutions «démocratiques», nous sommes «à contre-courant» des constellations d'intérêts matériels. Que ceux qui veulent être les girouettes d'une «tendance générale de l'évolution» veuillent bien renoncer le plus vite possible à ces idéaux démodés. La constellation des conditions préalables qui ont permis historiquement la genèse de la «liberté» moderne était unique et ne se répétera jamais. [...] Et avec cela, le temps presse de «faire œuvre tant qu'il fait jour».¹³

Dans cet extrait, Weber met en tension, de manière *tragique*, les pôles de l'histoire – inertie et changement – et les catégories

du politique – domination et liberté. Le capitalisme, qui tend historiquement à se généraliser comme *seule* forme de régulation des rapports sociaux, n'entretient aucune affinité élective avec la démocratie ou la liberté: est-ce une raison pour abandonner le combat politique? Non, au contraire. Le capitalisme est, par ailleurs, le fruit d'un ensemble de révolutions libérales qui n'auront pas lieu à nouveau: est-ce une raison pour défendre aveuglément les «tendances générales de l'évolution» et abandonner l'hypothèse de la révolution? Non, dans la mesure où les anciens idéaux politiques, la liberté et la démocratie, sont loin d'être démodés. Ce sont précisément les groupes sociaux qui, par leur place dans les rapports de production, ont moins *intérêt* à changer le *statu quo* politique, qui peuvent se saisir de ces idéaux et créer les conditions favorables à un changement. Que le sujet politique soit *tout un chacun* abandonnant ses «intérêts matériels» pour se faire l'écho d'une revendication universelle, ou l'intellectuel mettant en forme les différentes demandes de justice¹⁴, le résultat est le même. Dans les deux cas, la volonté de réaliser des idéaux politiques démocratiques, quand bien même ceux-ci paraîtraient «démodés» à l'âge du capitalisme avancé, relève d'une opposition à la fin de l'histoire, entendue comme l'horizon des «tendances générales de l'évolution». De manière analogue, afin de ne pas être prisonnier des impensés de «l'évolution» (son caractère nécessaire), le savant doit être à l'affût du possible. Il doit se tourner vers toutes ces manifestations du politique réduisant l'inélucltabilité des évolutions de la modernité (rationalisation, capitalisme, bureaucratisation): «La seule question qui se pose est de savoir comment, sous sa domination, toutes ces

choses seront, à la longue, “possibles”.» L'extrait, qui s'achève sur des accents messianiques¹⁵, est un hymne à l'accélération politique de l'histoire, hymne toutefois (tragiquement) conscient des inerties historiques ainsi que de la fragilité et du caractère potentiellement contre-productif des changements¹⁶.

Weber insiste sur une dernière acception, plus utopique, du possible recélé par la rupture révolutionnaire : en catalysant des identités conflictuelles, des demandes démocratiques, des revendications de justice, les révolutions s'inscrivent dans l'horizon d'un changement radical des rapports sociaux. La révolution devient ici l'avatar *du* politique, qui relève, à son tour, d'un « art du possible » :

À condition de l'entendre comme il faut, il est tout à fait pertinent de définir la politique efficace comme l'« art du possible ». Mais il est non moins juste que très souvent on n'a pu atteindre le possible que parce qu'on a chaque fois tenté d'aller au-delà pour réaliser l'impossible.¹⁷

Si la révolution échoue, c'est donc à cause de la réitération des mêmes structures de domination contre lesquelles s'élève « le possible ». Le constat amer porté sur l'échec de la révolution allemande de 1918-1919 insiste ainsi sur la faible démocratisation engagée par les conseils socialistes, et surtout sur l'étroitesse de leur mentalité « classiste », les vouant à devenir des suppôts de *certaines* catégories de la classe ouvrière¹⁸. Le constat est d'autant plus amer que les spécificités de l'État allemand à la veille de la Première Guerre mondiale ne permettaient aucunement de prévoir de façon tranchée l'échec ou la réussite

d'un programme de démocratisation sociale ambitieux. La révolution weimarienne et son avatar socialiste-radical, la révolution spartakiste, avaient toutes leurs « chances » de réformer l'État, la bureaucratie et l'armée, en intervenant sur les formes de régulation des rapports politiques et économiques. Mais cela à la condition d'associer « démocratie bourgeoise » et « démocratie socialiste », intelligentsia bourgeoise et masses ouvrières. Ce serait en effet illusoire, dit Weber, de

[faire] abstraction aussi bien de la démocratie socialiste que de la démocratie bourgeoise dans ce qu'elle a de sincère. [J'ai dit que] la démocratie sincère, pacifique et bourgeoise-radical sans aucune réserve et la démocratie socialiste pourraient cheminer « épaulé contre épaulé » pendant des dizaines d'années avant de se séparer peut-être un jour, mais que des gouvernements minoritaires et la tentative faite pour reléguer la bourgeoisie au rang de paria dépourvu de tout droit politique, en pensant pouvoir l'utiliser comme « personnel politique » alors qu'on ne saurait se passer d'elle, se heurteraient bien vite de plein fouet à la brutalité des faits et échoueraient.¹⁹

Le constat wébérien est convergent dans les cas russe et allemand : les révolutions de 1905, 1917 et 1918-1919 achoppent sur la réitération paradoxale des logiques dominatrices précédentes, qu'il s'agisse du retour de l'autocratie russe dès 1906²⁰ ou du renforcement de la bureaucratie dans les révolutions soviétique et allemande.

C'est dans cette réitération paradoxale des mêmes logiques de domination auxquelles les révolutions s'étaient opposées, sur le mode du « possible », qu'il faut

rechercher le sens profond du constat amer et « désenchanté » de Weber. À l'opposé de bon nombre d'interprétations courantes, le désenchantement n'est pas une hypothèse méthodologique *de départ* de Weber face aux révolutions de son temps. Il s'agit précisément du *contraire* : la révolution s'oppose, en tant que force créatrice, au désenchantement secrété par la rationalisation du monde²¹ et, plus généralement,

aux contraintes et aux règles structurant toute situation de domination²². En conjurant la puissance enchanteresse et ensorcelante de l'idéologie et du mythe, Weber est précisément à l'écoute, face à l'événement révolutionnaire, de tout ce qui peut « réenchanter » la vie des hommes sous la forme d'une critique des puissances sociales de la domination.

*
* *

En même temps qu'il analyse les révolutions de son temps, Weber en décèle les conséquences profondes pour l'épistémologie qu'il lègue aux sciences sociales. Qu'implique la construction de la catégorie de « possible historique », observée *in statu nascendi* dans les phénomènes révolutionnaires, pour l'imputation causale en sociologie ? En rédigeant parallèlement ses essais politiques et les textes qui composent les *Essais sur la théorie de la science*, Weber assène un coup définitif à la rhétorique de la « fin de l'histoire ».

Il montre clairement, en premier lieu, que l'on ne peut pas subsumer la révolution dans une structure causale *nomothétique*, c'est-à-dire référée au « système plus ou moins linéaire de causalités qui a conduit à ce phénomène observable²³ ». Loin de récuser tout droit de cité à l'imputation causale en sociologie, Weber souligne que celle-ci doit rester étrangère à la volonté d'établir des « lois du développement historique ». Dans l'histoire, domaine et matière de l'agir humain, on peut voir autant de contingence (et donc de liberté) que d'inertie structurelle (et donc de nécessité) : l'imputation causale doit se situer à équidistance de ces deux pôles de l'ontologie historique, la

contingence pure et la nécessité pure, afin de restituer les marges de liberté et de contrainte constituant l'action humaine²⁴. Cela vaut plus particulièrement pour les révolutions, phénomènes qui reconfigurent la réalité historique (avec ses variables déterminantes) en obligeant le savant à aiguïser son « écoute du temps²⁵ ». Ce que montrent les révolutions, c'est donc que l'histoire ne se déploie pas de façon linéaire, selon un programme téléologique souvent redevable aux catégories intellectuelles du savant. Elle agence inertie et contingence, ce qui astreint le sociologue à un exercice complexe de repérage des possibles inscrits dans chaque configuration sociale et historique concrète²⁶.

Weber ménage une place fondamentale, en deuxième lieu, à la catégorie de possibilité, dans sa triple acception – épistémologique (dans la structure de l'imputation causale), historique (dans l'appréhension du temps) et politique (dans l'exercice d'une liberté par-delà les probabilités d'action dues à l'état de la structure des rapports de force). Il montre, en agençant les trois acceptions du « possible », comment pratiquer une sociologie « possibiliste » qui évite les

deux écueils symétriques d'une ontologie de la nécessité historique (qui tue le possible) et d'une ontologie de la contingence pure (qui renie son statut spécifique, évitant de le confronter au structurel, à l'attendu, au probable).

L'analyse wébérienne montre ainsi comment «fin de l'histoire» rime avec fin du politique, et histoire ouverte avec ouverture au politique. En ce sens, analyser une révolution à partir de la «perspective de son Thermidor» revient à minorer la part de ce «possible» qui, contenu dans la situation révolutionnaire, reconfigure toute la situation sociale et historique prérévolutionnaire. Le temps de vie de ce «possible», actualisation de

l'agir humain même dans des situations d'extrême domination ou de dénuement radical, peut être court. L'emprise des dynamiques de pouvoir, partisans ou bureaucratiques, peut le tuer. Mais le sociologue et l'historien soucieux de conférer une intelligence au phénomène révolutionnaire ne peuvent pas l'oublier. Ce serait oublier la possibilité, si fragile soit-elle, qu'ont les hommes de contester les structures de domination et d'y inscrire un agir, une création, un «nouveau commencement». Bref, oublier la possibilité que l'action humaine oppose à la fin de l'histoire, en la soumettant régulièrement à des nouveaux commencements.

Notes

- 1 Pour une étude des révolutions défendant, en ce sens, la perspective historiographique de François Furet, cf. Hamit BOZARSLAN, Gilles BATAILLON, Christophe JAFFRELOT, *Passions révolutionnaires. Amérique latine, Moyen-Orient, Inde*, Éd. de l'EHESS, 2011.
- 2 Federico TARRAGONI, *Politiques d'une révolution en cours. Le cas de la révolution bolivarienne*, Les Prairies ordinaires (à paraître).
- 3 Totalement aux antipodes du concept de «révolution» dans la sémantique historique, comme le signale Reinhart Koselleck en distinguant dans *Le Futur passé* la révolution comme moment positif de l'histoire (comme continuité historique) et la révolution comme processus politique (comme discontinuité historique).
- 4 Edith Hanke insiste sur la correspondance biographique, au cours des années 1919 et 1920, entre la rédaction de la nouvelle version d'*Économie et société* et une attention aux bouleversements politiques et sociaux en cours. Lorsque Weber se penche sur la «révolution des conseils» allemande, au cours du semestre d'été 1920, sa *Herrschaftssoziologie* [sociologie de la domination] connaît ainsi un infléchissement épistémologique majeur : la «théorie des bouleversements». Cf. Edith HANKE, «Révolution et
- charisme. La conceptualisation du changement historique dans la sociologie de la domination de Max Weber», document non publié, p. 1.
- 5 Max WEBER, *Essais sur la théorie de la science*, trad. de l'allemand et introd. par Julien Freund, Presses Pocket, 1992, p. 392.
- 6 La position wébérienne rappelle ici l'austromarxisme d'Adler et Bauer, dont elle partage la définition de la révolution comme processus de convergence d'un ensemble de luttes sociales, quotidiennes et «dispersées» (*Revolutionäre Kleinarbeit*).
- 7 Structures d'auto-administration introduites par Alexandre II en 1864, gérées par des notables locaux (médecins, avocats, notables, ingénieurs des ponts et chaussées, enseignants).
- 8 Comme plus tard Gramsci dans ses *Cahiers de prison*, Weber insiste sur l'importance des alliances socioculturelles pour expliquer le phénomène révolutionnaire. La révolution n'est pas simplement le produit d'une alliance objective d'intérêts de classe, mais elle s'explique par un travail d'orientation culturelle de ces mêmes intérêts dans un sens conflictuel.
- 9 François CHAZEL, «Les Écrits politiques de Max Weber : un éclairage sociologique sur des

- problèmes contemporains», *Revue française de sociologie*, vol. 46, n° 4, 2005, p. 841-870, ici p. 848-849.
- 10 Max WEBER, *Œuvres politiques. 1895-1919*, trad. de l'allemand par Élisabeth Kauffmann, Jean-Philippe Mathieu et Marie-Ange Roy, A. Michel, 2004, p. 176.
- 11 Jean-Marie VINCENT, *Max Weber ou la Démocratie inachevée*, Le Félin, 2009.
- 12 Pour deux visions contrastées de l'engagement politique wébérien, l'on verra Wolfgang J. MOMMSEN, *Max Weber et la politique allemande. 1890-1920*, trad. de l'allemand par Jean Amsler et al., PUF, 1985 ; et Isabelle KALINOWSKI, *Leçons wébériennes sur la science et la propagande*, dans Max WEBER, *La Science, profession et vocation*, trad. de l'allemand par Isabelle Kalinowski, Agone, 2005.
- 13 Max WEBER, *Œuvres politiques...*, *op. cit.*, p. 173-175.
- 14 *Ibid.*, p. 175-179. Les affinités avec l'analyse gramscienne sont ici évidentes. La charge symbolique que Weber attribue à l'«intellectuel libéral» évoque les espoirs que Gramsci dépose dans «l'intellectuel organique à la cause ouvrière».
- 15 *Ibid.*, p. 175. Pour la dimension messianique de cette proposition, puisée dans la Bible, l'on verra François CHAZEL, *art. cit.*, p. 850.
- 16 Que Weber formalise dans le «paradoxe des conséquences»: «Le résultat final de l'activité politique répond rarement à l'intention primitive de l'acteur. On peut même affirmer qu'en règle générale il n'y répond jamais et que très souvent le rapport entre le résultat final et l'intention originelle est tout simplement paradoxal. Mais cette constatation ne peut pas servir de prétexte pour s'abstenir de se mettre au service d'une cause, car l'action perdrait alors toute consistance interne.» Max WEBER, *Le Savant et le Politique*, trad. de Julien Freund, Union générale d'éditions (10/18), 1963, p. 199.
- 17 Max WEBER, *Essais sur la théorie de la science*, *op. cit.*, p. 398.
- 18 Id., *Œuvres politiques...*, *op. cit.*, p. 498. Cf. Ernesto LACLAU, Chantal MOUFFE, *Hegemonia y estrategia socialista*, Mexico, Fondo de cultura económica, 2004, p. 108.
- 19 Max WEBER, *Œuvres politiques...*, *op. cit.*, p. 500.
- 20 À propos de la révolution russe de 1905, Weber parle de «pseudo-constitutionnalisme» ou de «pseudo-démocratisation»: la révolution débouche sur un renforcement paradoxal de l'autorité du tsar, en raison de l'établissement d'une bureaucratie centralisée, ce qui entraîne le coup d'État du 3 juin 1907 et la dissolution de la Douma.
- 21 Cf. Michael Löwy, *La Cage d'acier. Max Weber et le marxisme wébérien*, Stock, 2013.
- 22 Une preuve supplémentaire en est le lien que Weber instaure entre «révolution» et «charisme»: «Le charisme, lui, fait en revanche exploser la règle et la tradition en général [...]. Au lieu de la piété à l'égard de ce qui a toujours été ainsi, et qui a par suite été sacralisé, il impose la soumission intérieure à ce qui n'a encore jamais été, à l'absolument singulier [...]. Dans ce sens purement empirique et sans jugement de valeur, il est la puissance révolutionnaire spécifiquement «créatrice» d'histoire.» Max WEBER, *La Domination* [1910-1914], trad. de l'allemand par Isabelle Kalinowski, La Découverte, 2014, p. 280.
- 23 Sophie WAHNICH, *Les Émotions, la Révolution française et le présent*, CNRS, 2009, p. 43.
- 24 Cf. Max WEBER, «Possibilité objective et causation adéquate dans l'approche causale en histoire» [1906], *Tracés*, n° 24, 2013, p. 143-178. Cf. Claude PROESCHÉL (dir.), *Max Weber, l'histoire ouverte. Réflexions croisées sur le statut scientifique et l'actualité du propos wébérien*, L'Harmattan, 2009. Jean-Claude Passeron insiste par ailleurs sur le «mode conditionnel» qui caractérise l'écriture sociologique wébérienne ; voir Jean-Claude PASSERON, «L'espace wébérien du raisonnement naturel», *Enquête*, n° 7, 1992, p. 3-23, ici note 19.
- 25 La position wébérienne peut ainsi être rapprochée de l'«acoustique politique» que décèle Françoise PROUST dans la philosophie kantienne de l'histoire (*Kant, le ton de l'histoire*, Payot, 1991). Weber définit l'«attention au temps» du sociologue dans les termes d'un «coup d'œil critique», propriété partagée entre l'éthos savant et l'éthos politique. Cf. Max WEBER, *Le Savant et le Politique*, *op. cit.*, p. 195.
- 26 Il faut insister sur l'affinité entre la définition wébérienne de «configuration sociale-historique» et l'usage qu'en fait Norbert Elias. Celui-ci la repense à l'image du «jeu d'échecs» (structuré par des règles mais laissant libre cours à l'inventivité et à la créativité des joueurs).